



Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL - N° 213 - DÉCEMBRE 2019 - 1€



La communauté du Prieuré vous souhaite un saint Noël
aux pieds de la crèche et vous présente ses vœux de bonheur, santé et bonheur
familial à l'occasion du nouvel an de grâce

ÉDITORIAL

Le pape François et Teilhard

1

Les miracles de Jésus

3

Dieu dans l'histoire par Marie

4

Un Dieu... Un moment...
Une éternité...

6

L'Unique Épouse

8

Le polyèdre de François

10

Chronique du prieuré

12

Prieuré Saint-Jean-Eudes

1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fsspx.fr

Pour comprendre le pape François

« Les faits d'aujourd'hui ne sont que les idées d'hier. » Mgr Ghika

Dans les années du deuxième Concile du Vatican (1962-1965), un journaliste en vue pouvait affirmer : « Le teilhardisme sera l'hérésie de demain. » Et comme on le pressait d'écrire un article sur le sujet, il continuait : « Ah ! si je le disais, je perdrais toute autorité.¹ » Mais est-il suffisant de qualifier d'hérésie la doctrine du jésuite Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) ? Marcel De Corte a montré en effet, dans *La religion teilhardienne* que « le teilhardisme n'est ni en marge du catholicisme, ni en bordure du christianisme et qu'il n'est pas davantage une hérésie chrétienne. Il est une autre religion qui utilise Notre-Seigneur Jésus-Christ comme un palier de l'ascension cosmique, et si un bouddhiste en changeait le nom en celui de Bouddha, rien, absolument et rigoureusement rien du système chardinesque ne serait changé.² » Malgré de hautes et puissantes protections, ce système aberrant fit l'objet d'une mise en garde, le 30 juin 1963. Nous pouvons lire dans ce bref *Monitum* : les œuvres du R.P. Teilhard

de Chardin « fourmillent d'ambiguïtés ou, pour mieux dire, d'erreurs si graves qu'elles offensent la doctrine catholique ». Aucune mesure disciplinaire ne fut édictée, mais les Ordinaires étaient exhortés « à défendre efficacement les esprits, surtout les jeunes, contre les dangers que comportent les ouvrages de Teilhard et de ses disciples³ ». Cette exhortation resta lettre morte, tant l'Église en de larges secteurs était déjà profondément gangrenée. Notons que le jeune Jorge Mario Bergoglio, aujourd'hui pape François, entré dans la Compagnie de Jésus en 1957, recevait sa formation dans ces années-là. Il fut ordonné prêtre en 1969, et fit sa profession religieuse solennelle en 1973. Alors, ne nous étonnons pas si Teilhard est en passe d'être réhabilité. Il est cité dans la note 53 de l'Encyclique *Laudato Si* (2015), en commentaire de cette affirmation toute empreinte de naturalisme : « L'aboutissement de la marche de l'univers se trouve dans la plénitude de Dieu, qui a été atteinte par le Christ ressuscité, axe de la maturation

1. in Itinéraires, numéro 91, p116

2. in Itinéraires, numéro 91, p144

3. in Itinéraires, numéro 91, p115

universelle. » La note indique que « *l'apport du RP Teilhard de Chardin se situe dans cette perspective* ». Quelle perspective ? Celle de l'avènement du Christ cosmique et la survenue du point oméga, pôle de convergence de l'évolution ! Mais déjà le pape Benoît XVI avait écrit dans *Lumière du monde* (Bayard 2010) : « *Dieu a pu créer, à travers la résurrection, une nouvelle dimension de l'existence. Il a pu, au-delà de la biosphère et de la noosphère, comme le dit Teilhard de Chardin, créer encore une nouvelle sphère dans laquelle l'homme et le monde ne font qu'un avec Dieu.* » Dans cette ligne, l'assemblée plénière du Conseil Pontifical de la culture a approuvé en novembre 2017 une proposition demandant au Saint-Siège de revoir son jugement sur Teilhard de Chardin !

Comment synthétiser la pensée de Teilhard ? Une lettre nous en permet la compréhension.

Le pape Pie XII vient de faire paraître l'encyclique *Humani Generis* sur les erreurs modernes (12 août 1950). Sans nommer Teilhard, cette encyclique le vise. Un ancien dominicain en rupture de ban, le Père Maxime Gorce, écrit au père jésuite pour l'inviter à le rejoindre dans la petite communauté schismatique des *Vieux Catholiques*. Teilhard lui répond, en se découvrant, au début du mois d'octobre, mais se repent bien vite de son imprudente ouverture, et craint que son correspondant ne publie la lettre. Le 21 décembre, pour assurer ses arrières et désamorcer la bombe, il se tourne vers son provincial, le Père d'Ouince : « ... *Vraiment G. abuse. À une longue lettre de lui en septembre, j'ai répondu "de prêtre à prêtre", reconnaissant certaines difficultés présentes, espérant la convergence, mais maintenant ce que je crois du fond du cœur : à savoir que rien ne peut se grouper que sur l'axe romain. Je ne me rappelle naturellement pas mes phrases. Mais si G. s'en est servi, "c'est un abus de confiance" ... Pardon de vous créer des ennuis de plus. Et que le Seigneur nous donne sa foi (celle qu'il désire donner)...*⁴ » Teilhard en fut quitte pour la peur, car la lettre qu'il entendait enterrer ne fut publiée qu'après sa mort, en 1963, dans le livre *Le Concile et Teilhard, l'Éternel et l'Humain* du Père Gorce. En voici de larges extraits : ils méritent d'être lus et relus, car ils rendent bien compte du panthéisme écologiste et évolutionniste qui se sont clairement manifestés dernièrement lors du *Synode sur l'Amazonie* :

« ... *Essentiellement, je considère comme vous que l'Église (comme toute réalité vivante au bout d'un certain temps) arrive à une période de "mue" ou "réforme nécessaire". Au bout de deux mille ans, c'est*

inévitabile. L'humanité est en train de muer. Comment le christianisme ne devrait-il pas le faire ? Plus précisément, je considère que la Réforme en question (beaucoup plus profonde que celle du XVI^e siècle) n'est plus une simple affaire d'institutions et de mœurs, mais de Foi. En quelque façon, notre image de Dieu s'est dédoublée : Transversalement (si je puis dire) au Dieu traditionnel et transcendant de l'En-Haut, une sorte de Dieu de l'En-Avant surgit pour nous, depuis un siècle, en direction de quelque "ultra-humain". À mon avis tout est là. Il s'agit pour l'homme de repenser Dieu en termes, non plus de Cosmos mais de Cosmogénèse : un Dieu que ne s'adore et ne s'atteint qu'à travers l'achèvement d'un univers qu'il illumine et amorise (et irréversibilise) du dedans. Oui, l'En-Haut et l'En-Avant se synthétisant dans un Au-Dedans.

Or, ce geste fondamental de l'enfantement d'une nouvelle foi pour la Terre (Foi en l'En-Haut combinée avec la Foi en l'En-Avant), seul, je crois (et j'imagine que vous êtes de mon avis), seul le christianisme peut le faire, à partir de l'étonnante réalité de son "Christ-Ressuscité" ...

Ceci posé (et c'est là que nous différons : mais la Vie ne procède-t-elle pas par bonnes volontés tâtonnantes ?), ceci posé, je ne vois pas de meilleur moyen pour moi de promouvoir ce que j'anticipe que de travailler à la réforme (comme définie ci-dessus) du dedans : c'est-à-dire en attachement sincère au "phylum" dont j'attends le développement. Très sincèrement (et sans vouloir critiquer votre geste !) je ne vois que dans la tige romaine, prise dans son intégralité, le support biologique assez vaste et assez différencié pour opérer et supporter la transformation attendue. Et ceci n'est pas pure spéculation. Depuis cinquante ans, j'ai vu de trop près autour de moi se revitaliser la pensée et la vie chrétienne – malgré toute Encyclique – pour ne pas avoir une immense confiance dans les puissances de réanimation de la vieille tige romaine. Travaillons chacun de notre côté. Tout ce qui monte converge. Bien cordialement vôtre.

Teilhard De Ch. »⁵

Le *teilhardisme* est un modernisme. Il conserve parfois les formules de la foi, mais les vide de leur sens pour adapter la foi de l'Église aux prétendues exigences de notre temps. Le modernisme avançait alors dans l'ombre. Aujourd'hui il s'exprime et se vit au grand jour. Il conduit ses tenants à l'apostasie.

4. in Itinéraires, numéro 91, p137

5. in Itinéraires, numéro 114, p120 et 121

Les miracles de Jésus

Par l'abbé Philippe Nansenet

Si le Christ est venu parmi nous *dans la faiblesse de la chair, comme un homme de douleurs connaissant l'infirmité*, il est également venu dans la puissance de Dieu en opérant des miracles pendant les trois années de sa vie publique.

Notre-Seigneur dit dans l'Évangile de saint Jean : « *les œuvres que mon Père m'a données de faire, ce sont elles qui rendent témoignage de moi* » (5, 36). De quel témoignage s'agit-il ? D'une part, que Dieu est en lui par la grâce d'union hypostatique, et non par une simple grâce d'adoption comme pour nous à compter du jour de notre baptême. Et d'autre part, que sa doctrine vient de Dieu.

À Capharnaüm, dans sa ville, la foule se presse pour l'entendre. On lui présente un infirme, et Jésus le guérit pour assurer qu'il a le pouvoir de remettre les péchés. Nous avons remarqué que le miracle vient en confirmation de ce que Jésus affirme. Les scribes s'offusquent de ce que Jésus revendique une prérogative divine, tandis que la foule s'extasie.

On peut s'interroger. Croire après avoir constaté un prodige – ce que Saint Louis refusa un jour – ne diminue-t-il pas le mérite de la foi qui est « *la garantie de ce qu'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas* », comme parle saint Paul dans l'Épître aux Hébreux (11, 1) ? Jésus devait-il donc opérer des miracles ? Oui, pour manifester qu'il est *Dieu de Dieu, lumière de lumière*, et pour porter les hommes à lui accorder leur foi. Et quand même la vue d'un miracle peut diminuer en certaines occasions les mérites de la foi, encore vaut-il mieux que des hommes se convertissent à la foi par ce moyen plutôt que de demeurer dans l'infidélité !

Mais les miracles de Jésus ont-ils été suffisants pour montrer sa divinité ? On invoque leur nature qui dépasse tout pouvoir créé : ils ne peuvent se faire que par une vertu divine. Certes, mais d'autres avant Jésus et d'autres après Jésus ont eu le don des miracles. Il importe donc de prêter une attention particulière à la manière d'agir de Jésus. Ses miracles, il les accomplit non pas en priant, en suppliant, mais de lui-même, comme en se jouant, avec une facilité déconcertante, inédite : *une vertu sortait de*

lui. Étant Dieu, il n'avait pas une puissance d'emprunt mais agissait de lui-même, par lui-même. D'un mot, « *il guérissait tous ceux qui souffraient de quelque mal* ». Jésus le déclare : « *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement. De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, le Fils donne la vie à qui il veut* ». Par la suite les disciples accompliront des miracles, mais non pas en vue de leur propre personne, mais en entière dépendance de Jésus, par un appel à Jésus, avec l'assistance de Jésus. Ces miracles tourneront toujours à la gloire de Jésus.

Enfin, si Jésus se disant Dieu ne l'avait pas été en vérité, sa prétention n'aurait pas été confirmée par des miracles dus à la puissance divine. Dieu ne vole pas au secours des affabulateurs, des imposteurs, des blasphémateurs ! Il ne les accrédite pas auprès des hommes. Dieu ne se contredit pas.

Les miracles suscitent la foi, mais en terre de foi, ils la supposent, le plus souvent. *Jésus voyant leur foi* : laquelle ? Celle du paralytique et celle de ses porteurs qui s'étaient frayés un chemin parmi la foule, qui avaient hissé le brancard sur le toit de la maison, avaient pratiqué un trou dans la toiture pour laisser couler le suppliant silencieux jusqu'aux pieds du divin maître. C'est en récompense de la foi que Jésus révèle souvent son cœur compatissant, et se penche sur nos misères : « *Courage, mon fils ! Tes péchés te sont remis !* »

Nous avons sans cesse besoin que nos péchés nous soient remis, mais de plus, en nos jours calamiteux où les autorités temporelles et spirituelles prévariquent de façon éhontée comme jamais dans le passé, nous avons besoin d'un secours tout particulier. *La Bête de la mer* et *la Bête de la terre*, prophétisées dans l'Apocalypse s'efforcent de nous écraser. Les autorités politiques promeuvent et tentent de faire accepter le "tout contre nature". Rome, dans le même temps, loue les rites païens et incline vers l'apostasie. Comment persévérerons-nous dans le bien, malgré tout ? C'est un continuel miracle d'ordre moral que nous devons solliciter de la bonté et de la puissance du Seigneur Jésus pour les nôtres et pour nous et ce, par un appel incessant à notre Mère de Ciel.

Dieu dans l'histoire par Marie

Par l'abbé Jean Gérard

Si vous voulez, nous allons prendre le texte de l'Apocalypse au chapitre douze et essayer de faire connaissance avec ses personnages.

Il y a d'abord la femme. Cette femme qui est couronnée de douze étoiles. Il est facile d'y reconnaître l'Église fondée sur les douze Apôtres.

L'un d'eux est le principal : saint Pierre. Mais il n'empêche qu'il y en a douze.

Cette femme, qui est l'Église, est en état d'enfantement, et d'enfantement douloureux, parce qu'il est vrai que sur la terre, l'Église n'enfante ses enfants que dans les difficultés et dans les luttes. Mais derrière l'Église qui est ainsi représentée, se profile la physionomie de la Très Sainte Vierge. Elle aussi est la femme couronnée de douze étoiles, il ne faut pas l'oublier. Lorsqu'il s'agit de Marie, nous pouvons affirmer qu'elle aussi, enfante dans la douleur.

Si toute douleur lui fut épargnée dans l'enfantement du Saint-Enfant Jésus, (cela va de soi puisque l'enfant avait été déjà conçu miraculeusement et qu'Elle était exempte de tout péché, donc aussi du péché originel) il n'en est pas moins vrai, que ce fils qui est enfanté par cette femme dans la douleur, ce fils contre lequel Satan va s'armer et va exercer toute sa colère, ce sont les enfants spirituels de Marie.

Néanmoins, cela n'empêche pas que le premier contre lequel le démon s'est acharné, c'est celui qui fut véritablement, au sens naturel du mot, l'enfant de Marie, à savoir : Jésus Notre-Seigneur.

Lorsque nous regardons le ciel étoilé, tout nous semble sur le même plan. En réalité, les étoiles sont à des distances absolument fantastiques les unes des autres. Des étoiles, séparées par des millions d'années-lumière, pour nous qui sommes loin, semblent proches les unes des autres. Il en est ainsi des figures prophétiques. Et il en est un peu ainsi dans ce texte de l'Apocalypse où tantôt un détail s'applique à Marie, tantôt à son Fils transporté dans le Ciel et dans la Gloire de Dieu.

D'autres détails s'appliquent plus particulièrement à nous : l'enfantement dans la douleur. Et chose curieuse, tout cela peut être dit de la Vierge comme tout cela peut être dit de l'Église.

Toujours est-il que ce texte nous met en présence d'une lutte absolument prodigieuse, gigantesque qui est la lutte du bien contre le mal, lutte qui traverse toute l'histoire humaine. Du point de vue religieux, du point de vue spirituel, l'histoire de l'humanité se résume donc dans cette lutte du bien et du mal.

Saint Augustin avec son génie, sa foi et son amour de Dieu, dans son livre de *la Cité de Dieu*, avait déjà dit : « deux amours ont donné naissance à deux cités : la cité terrestre vient de l'amour de soi poussé jusqu'au refus de Dieu, et la cité céleste vient de l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris

de soi, » mépris dont Jésus nous dit dans l'Évangile que celui qui n'est pas capable de le pratiquer ne peut être son disciple.

Tout homme, toute organisation, dans notre monde, toute société petite ou grande, est finalement placée devant ce choix, cette alternative, car ces deux



La femme de l'Apocalypse,
tableau de Rubens

amours ne peuvent pas coexister pacifiquement. La coexistence pacifique est une trouvaille qui trompe pas mal de gens et même le monde entier. Or au point de vue spirituel, la coexistence pacifique du bien et du mal n'a jamais pu se réaliser. « *Quel rapport peut-il y avoir — dit saint Paul aux Corinthiens — entre la lumière et les ténèbres, entre Bélial et le Seigneur ?* » Tout homme et toute société humaine, si petite qu'elle soit, à commencer par la famille, est placée devant ce choix. Nous sommes tous mobilisés dans cette lutte et tout homme est obligé de prendre parti. Jésus a dit : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi !* » La neutralité est absolument impossible. Ce peut être crucifiant, mais nous sommes acculés véritablement à ce choix à tout instant.

Chaque personne doit pouvoir dire : ou je vis en état de grâce et suis l'ami de Jésus, ou je vis en état de péché et m'oppose à sa loi. Pour nous, adultes, il n'y a que deux états spirituels possibles : ou l'état de grâce ou l'état de péché mortel : ce sont les deux amours dont parle saint Augustin. C'est toujours cette lutte entre le bien et le mal qui a pour champ de bataille notre âme d'abord.

Les juifs eurent à choisir. À un moment donné, il fallut qu'ils prennent parti entre Barabbas, l'assassin, et Jésus, Notre-Seigneur. Vous savez ce qu'ils firent.

Le monde moderne n'échappe pas à cette obligation de choisir ; il est obligé, lui aussi, de le faire et très souvent il opte pour le prince de ce monde parce qu'il ne veut pas du Christ Roi.

Depuis le paradis terrestre en passant par tous les drames et tragédies, accidents et incidents de l'histoire, à travers toutes les vicissitudes humaines qui nous sont décrites par les livres, nous lisons cette lutte du bien contre le mal. Inutile de dire qu'à notre époque, cette lutte se poursuit avec un redoublement particulier.

L'aide que la Vierge nous apporte, surtout depuis 1830 avec l'apparition à la rue du Bac, se situe précisément dans le contexte de cette lutte où, bon gré mal gré, nous sommes engagés.

Nous avons donc les protagonistes qui ont opté soit pour la cité de Dieu, soit pour la cité du démon. Nous avons la femme, qui est la cité sainte, l'Église, mais aussi

Marie et son Fils Jésus. Et nous avons de l'autre côté, la cité du mal, Satan et tous ses affidés, et le monde, qui bien souvent pour ne pas dire toujours se montre complice du démon.

Le lieu de la lutte, ce fut tout d'abord le ciel angélique, d'abord. Et notez bien que la lutte du bien et du mal a commencé avec les anges. Les anges, parce qu'ils sont des créatures, (encore qu'ils soient d'une nature bien plus parfaite que la nôtre), les anges, parce qu'ils sont des esprits, des êtres doués de liberté, mais d'une liberté faillible, qui n'est nécessitée ni par le mal ni par le bien, durent au tout début de leur existence poser un acte décisif. Tandis que les uns choisirent Dieu en se soumettant, d'autres s'exaltèrent au point de se préféérer à Dieu.



*Saint Michel,
tableau du XIV^e siècle*

La lutte a donc commencé dans le ciel, mais elle se poursuit sur la terre où Satan se déchaîne. Mais s'il se déchaîne, c'est pour notre châtement. Plus les hommes multiplient leurs péchés, plus le monde multiplie son mal, et plus le démon a d'emprise sur ce monde. Le Bon Dieu ne peut pas ne pas nous châtier. Il laisse une certaine marge de manœuvre au démon. C'est ainsi que la justice divine s'exerce ici-bas ! Mais le lieu de la bataille, c'est aussi notre âme. Voyez donc comment à tous les niveaux – niveau individuel, personnel ou social – se livre toujours cette même lutte.

Le temps de cette lutte a commencé dans le ciel. Il s'est poursuivi au paradis terrestre qui est maintenant perdu pour nous. Nous en sommes, nous, à la dernière heure de cette lutte. Je ne dis pas que nous soyons aux dernières minutes de cette heure-là, mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes à la dernière heure. Je n'invente rien ; c'est saint

Jean qui nous le dit dans sa première épître. Il écrit : « *Mes petits enfants, c'est la dernière heure.* » Nous en sommes à cette dernière heure du monde ; elle coïncide avec l'ère de Jésus-Christ et de son Église. Il nous reste à vivre encore quelques minutes de cette dernière heure. Voilà donc le contexte de cette lutte.

à suivre ...

Un Dieu... Un moment... Une éternité !

Par l'abbé Prudent Balou

Le monde va mal, c'est un fait. Vouloir le prouver reviendrait à discuter de couleurs avec un aveugle ! Peine perdue ! Pourquoi le monde se porte-t-il mal aujourd'hui ? Le refus ou le rejet de Dieu en est la cause profonde. Dieu est chassé des cœurs, des familles, des institutions... Satan semble régner en maître. Se réalise alors cette parole de Notre Seigneur : « *sans moi, vous ne pouvez rien faire !* » (Jn 15, 5) En dehors de Dieu, en effet, il ne peut y avoir ni de véritable bonheur ni de véritable paix.

Le milieu chrétien se porte mal également, l'Église elle-même vit une passion sans précédent. Manifestement beaucoup de chrétiens ont perdu de vue l'essentiel de la vie chrétienne qui garantit le véritable bonheur dès ici-bas. L'essentiel de la vie chrétienne tient en ces trois réalités qui constituent d'une certaine manière le "memento" ou le "souviens-toi" du chrétien : **Un Dieu... Un moment ... Une éternité !** Voyons cela de plus près.

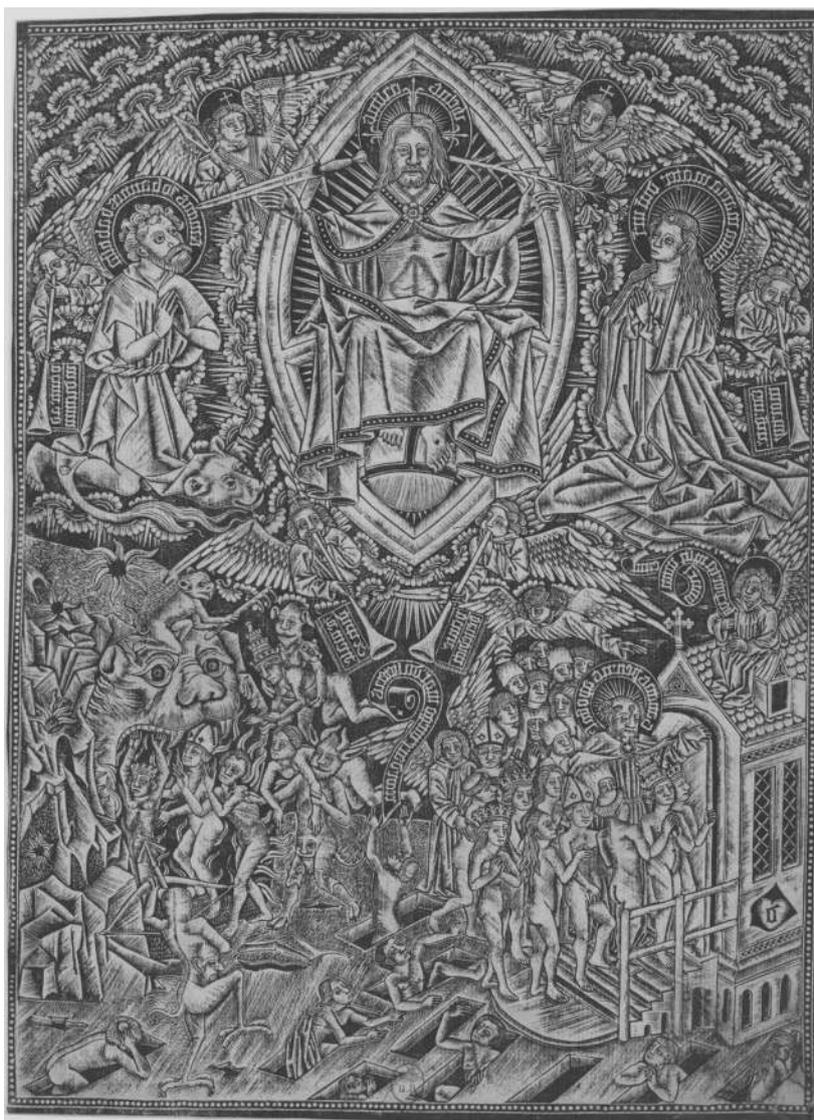
Un Dieu. Nous avons un Dieu qui nous regarde. Son regard pénètre jusqu'au-dedans de nous. Il scrute les cœurs, les pensées les plus secrètes lui sont

connues... Nous avons un Dieu qui voit tout, qui entend tout et qui sait tout. Le réalisons-nous souvent ? Hélas ! non. Le monde avec ses artifices et ses maximes

veut gommer cette vérité salutaire qui engendre naturellement la crainte du Seigneur, commencement de la sagesse. L'homme moderne, le chrétien tiède, a perdu de vue les châtiments que Dieu réserve à ceux qui ont une conduite contraire à sa loi de charité. Il n'y a plus cette crainte servile qui nous pousse à bien agir de peur de tomber sous les châtiments ou la colère de Dieu. Cette omniprésence de Dieu engendre aussi, dans certains cas, la crainte filiale qui nous aide à bien agir par amour pour Dieu qui nous aime tant. La cause de nos maux, de nos malheurs, demeure dans cet oubli de la présence de Dieu en tout temps et en tous

lieux : Dieu sait tout, Dieu voit tout, Dieu entend tout ! Vivre comme si Dieu n'existait pas n'est-ce pas prendre le risque d'être malheureux toute sa vie ?

Un moment. Un moment qui nous échappe. Quelle illusion grotesque lorsque nous pensons que le temps nous appartient, que nous avons encore du



Le jugement dernier, estampe du XV^e siècle

temps pour faire ceci ou pour faire cela. Le temps s'écoule comme l'eau dans le creux de la main ! Les conservateurs alimentaires, les produits cosmétiques, la chirurgie esthétique... toutes ces choses nous bercent d'illusions en nous chantant que "tout demeure". Or la réalité se résume en ces deux mots : tout passe ! Et quoi que l'homme fasse, ses jours s'en vont en coulant plus vite qu'un torrent. Les petits, les grands, les charges et les rangs... tout passe ! Charme et beauté, plaisirs, force et santé... tout passe ! Telle est la grande vérité si oubliée. Nous ne devons pas gaspiller le temps qui nous est accordé : chaque instant de notre vie doit se lester d'un poids pour l'éternité, pensons-y ! Pensons-y bien car le temps est précieux !

Une éternité. Nous avons une éternité qui nous attend : soit malheureuse (que Dieu nous en garde !), soit bienheureuse. L'éternité malheureuse est celle qui ôte tout. Elle ôte toute joie d'aimer, toute joie de pardonner, toute joie d'espérer... c'est l'éternité dans l'enfer, là où il n'y a que *des pleurs et des grincements de dents* ! Pour nous enlever cette vérité salutaire, certains s'efforcent de nous faire croire que l'enfer est vide ou encore que l'enfer sera détruit à la fin du monde. Quelle témérité pour ces "ingénieurs en théologie" qui, non seulement s'opposent à la doctrine traditionnelle de l'Eglise, mais se mettent aussi en porte-à-faux avec la Mère de Dieu qui, en 1917 à Fatima, affirma aux trois petits voyants : « *les âmes tombent en enfer comme des flocons de neige !* » Se serait-elle trompée ? Oserait-elle nous mentir ?

L'éternité bienheureuse nous est aussi proposée. C'est celle qui donne tout, c'est l'éternité dans le ciel où nous est réservé « *ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que l'oreille de l'homme n'a point entendu...* » (Saint Paul). C'est le bonheur sans fin du ciel.

Un Dieu... Un moment... Une éternité ! Voici le "memento" du chrétien, qui doit aviver la flamme de notre amour pour Notre-Seigneur, sa très Sainte Mère et les âmes, surtout durant ce saint temps de l'Avent qui nous prépare au double avènement de Notre-Seigneur, celui de miséricorde où Jésus désire habiter dans nos cœurs par sa grâce, et celui de justice, où comme Souverain Juge, Il viendra juger les vivants et les morts. Ayons toujours devant nos yeux cet "unique essentiel", à savoir : l'homme n'a pas été créé pour les choses qui passent ou pour un paradis sur terre, mais pour glorifier Dieu. En effet, créés par Dieu, par pure bonté divine, nous sommes attendus

au ciel par le Dieu créateur et sauveur. Mais qui veut la fin, veut les moyens ! Les moyens ordinaires pour atteindre notre fin surnaturelle sont manifestement les sacrements de l'Eglise, la prière et l'accomplissement fidèle de notre devoir d'état. La dévotion à la Très Sainte Vierge Marie reste le moyen efficace de sainteté. Pourquoi ? Pour la simple raison que Marie est comme le "moule de Dieu", qui forme vite et sûrement chacun de ses enfants à l'image du Christ, jusqu'à la plus éminente sainteté. C'est par Marie, l'Immaculée, que le salut du monde a commencé, et c'est par Marie qu'il doit être consommé, nous enseigne saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

Notre cœur de prêtre ne veut pas terminer ces lignes sans vous laisser le "memento" du chrétien, ou encore le "souvenez-vous" du chrétien, afin que, gravé dans nos cœurs, nous en vivions chaque jour en bon soldat du Christ, en fidèle enfant de l'Eglise et de Marie, l'Immaculée :

« ô mon âme, pense donc à ces trois réalités : un Dieu ! Un moment ! Une éternité !

Un Dieu qui me regarde ;
Un moment qui m'échappe ;
Une éternité qui m'attend...

Un Dieu qui est tout ;
Un moment qui n'est rien ;
Une éternité qui ôte ou donne tout...

Un Dieu que je sers si peu ;
Un moment que j'emploie si mal ;
Une éternité que je risque à tout moment...
Ô Dieu ... Ô moment ... Ô éternité !

Eternité dans le ciel, ou éternité dans l'enfer !
Ô Dieu ! Que je vive toujours de telle sorte
Que je mérite le ciel et évite l'enfer ! Ainsi soit-il. »

L'unique Épouse du Christ

Par l'abbé Louis-Marie Gélineau

Après avoir étudié la note de sainteté, développons maintenant un deuxième signe qui permet de trouver l'Église fondée par Jésus-Christ : ce signe peut-être le plus évident car sans lui on pourrait difficilement parler d'Église. Il s'agit de son **unité**.

Il faut noter que les questions de l'unicité (y a-t-il une ou plusieurs Églises ?) et de l'unité (l'Église est-elle unie ?) sont connexes, elles seront considérées simultanément.

Le Christ a fondé une société une

Au soir du Jeudi Saint, Notre-Seigneur fait une grande prière sacerdotale que saint Jean nous rapporte dans le chapitre 17 de son Évangile. Cette prière est très solennelle et pressante, car le Christ va bientôt quitter ses disciples et il doit assurer la pérennité de son œuvre. Que demande-t-il à son Père ? « *Qu'ils soient un comme nous sommes un.* » Le modèle de cette unité est placé très haut : l'union des Trois Personnes Divines. Et Jésus-Christ ne peut pas faire cette demande en vain avec une telle solennité. Il demande à son Père de garder ses fidèles contre le monde et répète jusqu'à cinq fois cette demande d'unité, autant pour ses apôtres et leurs successeurs que pour tout le troupeau confié à leur garde.

L'unité que veut Notre-Seigneur est l'**unité dans la foi**. En effet, il prie « *pour tous ceux qui croiront par leur parole [celle des apôtres]* » (Jn 17, 10). Les protestants en concluent que cette unité est tout intérieure, soit parce qu'il s'agit de la société des saints, soit parce que

l'unité est réduite aux points "fondamentaux" de la doctrine. Pourtant Notre-Seigneur avait précisé « par leur parole », c'est-à-dire par le Magistère des apôtres et de leurs successeurs à qui Notre-Seigneur a dit « *qui vous écoute m'écoute* ». De plus cette unité n'est pas le fruit d'un heureux hasard. Si Notre-Seigneur en fait un signe

apologétique, il place dans son Église les principes qui permettront de la conserver.

C'est pourquoi l'unité dans la soumission aux autorités qu'on appelle **unité de gouvernement** vient comme nécessairement soutenir l'unité de foi. Le Christ confie la garde de son troupeau à saint Pierre. Il constitue une Église monarchique par ces paroles : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* » (Mt 16, 18) Et il ajoutera bientôt : « *pais mes agneaux, pais mes brebis* » (Jn 21). Le pape n'a donc d'autre mission que de conserver et transmettre cette foi reçue du Christ, selon la doctrine de Vatican I, tant de fois répétée par la suite : « *L'Esprit-Saint n'a pas été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils fassent connaître, sous sa révélation, une nouvelle doctrine, mais pour qu'avec son assistance ils gardent saintement et exposent fidèlement la*

Révélation transmise par les apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi » (cf. Constitution *Pastor Aeternus*). Pour faire simple, disons que le pape est le vicaire, le remplaçant, le tenant-lieu du Christ sur la terre. Il est donc nécessaire qu'il reste fidèle à la doctrine de Jésus-Christ afin de se manifester comme la pierre sur laquelle est bâtie l'Église, le point de passage obligé pour garder l'unité



Toute l'Église est unie autour du Sacrifice dont elle découle

avec le Christ. L'unité ne se constate pas seulement dans l'espace, à un moment donné, mais aussi dans le temps, au cours des siècles.

Notre-Seigneur demande encore une troisième sorte d'unité, fruit des précédentes. Ce point est important pour ne pas tomber dans l'erreur de l'œcuménisme. Il s'agit de l'**unité de communion**. Tandis que la foi réunit les intelligences, la communion réunit les volontés. Tous les membres de l'Église doivent agir comme faisant partie du même corps, car le Christ a demandé « *qu'ils soient consommés dans l'unité* » (Jn 17, 23). Comment ne pas voir ici l'union de charité entre les âmes qui partagent la même vie de la grâce, vie de Dieu participée.

Cependant il est d'usage de développer l'**unité de culte** plutôt que l'unité de communion. Il faut remarquer que celle-là se rattache à l'unité de foi, comme l'expression de la foi, et à l'unité de communion, en tant qu'action commune. Dans notre démarche apologétique, nous la préférons à l'unité de communion pour sa plus grande visibilité.

Cette unique Église de Jésus-Christ est l'Église Catholique Romaine

Dans toute son histoire, l'Église Catholique Romaine se soumet à son chef invisible, Jésus-Christ, par l'intermédiaire de son unique vicaire, le successeur de saint Pierre. Au premier siècle déjà, c'est le pape saint Clément et non l'apôtre saint Jean, vivant pourtant à Éphèse, qui remettra de l'ordre dans l'Église de Corinthe. En effet, l'évêque de Rome préside à tous les évêques, comme le dit très bien saint Ignace d'Antioche à la même époque.

Aujourd'hui encore, tout évêque désigné pour prendre la tête d'un diocèse doit recevoir l'investiture du Saint-Siège. Ainsi toutes les "Églises particulières", tous les diocèses, sont unis autour de l'unique Pontife Romain et membres du même corps de l'Église Universelle.

L'unité dans le culte est un signe très parlant. Et s'il existe plusieurs rites orientaux et même occidentaux, plusieurs langues liturgiques, la plus grande partie des fidèles relève du rit romain. Il est de plus à remarquer que les différences assez importantes entre les rites n'altèrent pas l'essentiel de l'unique sacrifice. Si l'on compare deux rites ayant évolué séparément depuis le 9^e siècle, tels le rit romain et le rit lyonnais, la conclusion est évidente : du début du canon au Pater, pas un seul mot ne change ; dans la prière qui suit, on inverse "et" et "mais" ; les prières avant la communion n'ont qu'une formulation légèrement différente. Ainsi se réalise la prophétie faite par Malachie du sacrifice universel : « *Depuis le levant*

jusqu'au couchant en tout lieu on sacrifie et l'on offre à Mon nom une oblation pure. » (ch. 1, v. 11)

Mais l'essentiel reste l'unité de foi vers laquelle les autres convergent. La stabilité de la foi est garantie par les rappels constants du Magistère Pontifical. Toute l'Église a adopté les définitions, les expressions proposées par ce même Magistère, avant même que l'Infaillibilité Pontificale ait été définie. Dans quelque église où l'on rentre, c'est substantiellement le même dogme qui est proposé. S'il a existé des points controversés, après qu'ils ont été tranchés infailliblement, tous les vrais fils de l'Église se sont soumis à la définition dogmatique.

Pas d'unité en dehors de l'Église Romaine

À l'opposé de cette unité catholique, nous trouvons la pseudo-unité protestante autour des articles dits fondamentaux. En refusant certains dogmes révélés, les protestants refusent par le fait même le principe de l'unité : le Magistère Pontifical, et au-delà l'autorité de Dieu révélant.

C'est pourquoi le protestantisme n'est qu'un agrégat de sectes entre lesquelles n'existe aucune unité de gouvernement qui traduirait la parole de Notre-Seigneur à saint Pierre. Ils l'ont d'ailleurs érigé en principe : l'Église n'a pas de chef visible.

Les Églises orthodoxes n'ont également pas d'unité. Si elles s'attachent toutes à la foi des premiers conciles, elles s'opposent mutuellement sans qu'aucune autorité puisse faire entendre la voix de Notre-Seigneur aujourd'hui.

Ainsi pour faire leur unité, ces "sectes" n'ont plus que le recours à un principe extérieur au Christ. En s'asservissant à la puissance politique, elles deviennent des Églises nationales : cela est encore plus manifeste pour les Orthodoxes que pour les Protestants.

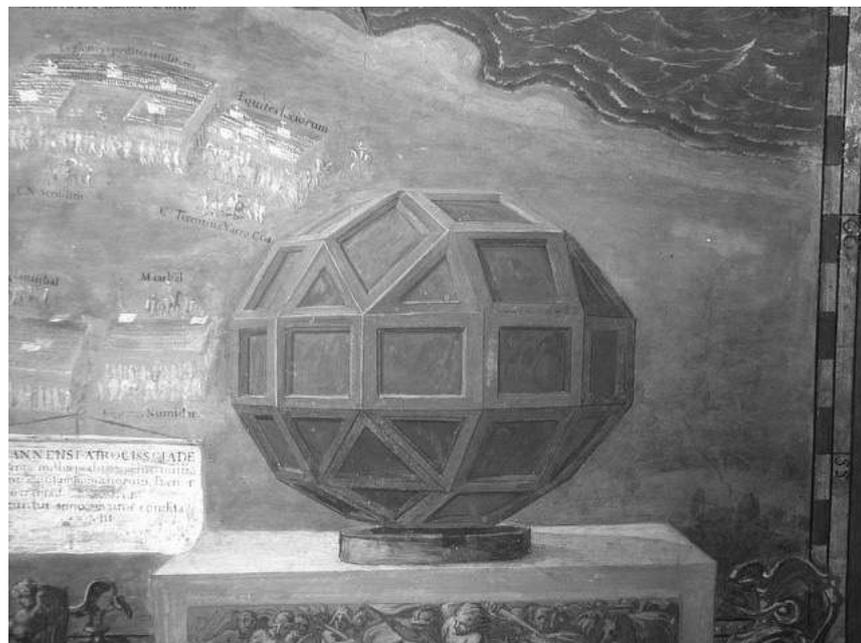
Saint Paul présente le mariage comme une image de l'union du Christ et de l'Église. Le corollaire est que l'épouse du Christ est unique et non divisée, pas de place ici pour l'adultère malgré la liberté que voudraient certains en ce domaine aujourd'hui. Si l'on parle d'union, elle se fera dans le retour à l'unité de l'unique Église fondée par Jésus-Christ.

Le Polyèdre de François

Par l'abbé Louis-Marie Gélinau

Qu'est devenue aujourd'hui la note d'unité dans l'Église Conciliaire, dans l'Église selon le pape François ? Déjà lorsque le pape Jean-Paul II parlait de l'unité, son discours relevait d'un œcuménisme hérité des principes protestants d'unification. François en propose une image très frappante : le polyèdre, forme géométrique à plusieurs bases.

Alors reprenons nos trois volets développés dans l'article précédent : unité de foi, unité de gouvernement, unité de communion.



Le pape François voit l'humanité comme un "polyèdre", une forme géométrique qui a la particularité de ne pas effacer les différences tout en respectant la pluralité, à la différence de la "sphère" qui est "lisse et sans facettes". Tout un programme... (message vidéo diffusé à Vérone, cf : journal La Croix du 22 novembre 2013)

Une Église démocratique

La comparaison avec cette forme géométrique permet au pape François, dans la plus pure ligne de Vatican II, de concevoir l'Église comme une **réalité à plusieurs facettes** dont aucune ne peut prétendre à l'exclusivité. Ainsi le pape est un évêque parmi les évêques, le prêtre, un baptisé parmi les baptisés.

Dans cette hydre à plusieurs têtes, il n'y a pas de plus grand ou de moins grand, mais surtout il n'y a aucune médiation obligée : chaque membre du peuple fidèle est animé de l'esprit prophétique pour découvrir la Révélation divine, dit en substance le *Catéchisme de l'Église Catholique* dans son édition de 2005. Le pape François en tire la conclusion suivante : chaque baptisé est un sujet actif d'évangélisation sans aucune dépendance vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique.

Quel est donc le rôle des "chefs" dans l'Église ? Ils écoutent le peuple de Dieu. Ainsi le prêtre est à l'écoute de ses fidèles pour savoir comment agir dans sa paroisse (ne parlons pas de diriger, c'est d'un autre âge !). Le pape est à l'écoute des évêques qui lui transmettent la vérité émanée du peuple. Ainsi nous retrouvons exactement le **principe égalitariste de la Révolution**, absolument contraire à l'institution du Christ.

En effet nous ne voyons pas le collège des apôtres avoir agi en tant que tel sans la direction de saint Pierre, sauf une fois : au jardin des oliviers où ils quittèrent Notre-Seigneur collégialement. Est-ce le même but que poursuit l'action collégiale depuis Vatican II ?

Le Concile institua le collégialisme égalitariste. Le pape François l'a gravé dans le marbre : le synode des évêques, organe permanent depuis 1965, est devenu un organe privilégié de gouvernement dans l'Église du pape François.

Une Église œcuménique

Dans la pleine continuité avec l'encyclique *Ut Unum Sint* de Jean-Paul II et les déclarations de Vatican II, le pape François étend son polyèdre à toute l'humanité. L'Église de Rome, l'Église de Bayeux et toutes les autres Églises particulières sont des bases de ce polyèdre mais les Églises protestantes, les communautés juives et musulmanes sont d'autres bases de cette même Église du Christ.

Pie XI avait condamné, dans l'encyclique *Mortuum Animas* la **funeste erreur** de ceux qui pensent que l'unité de l'Église est à faire, que la parole du Christ n'a pas encore obtenu son plein effet. Ces derniers veulent réunir tous ceux qui portent le nom de chrétiens, faire cesser les divisions entre orthodoxes, protestants et catholiques. Le pape Pie XI les condamne sévèrement, déclarant qu'ils méconnaissent les promesses du Christ assurant la pérennité de son Église. Dire que toutes les sectes chrétiennes sont dans la vérité du Christ, cela amène à tenir des propositions blasphématoires, affirme encore Pie XI.

Pourtant ni le Concile Vatican II, ni Jean-Paul II, ni François n'ont craint de faire ce que Pie XI avait condamné, et de condamner de fait par des actes contraires ce que Pie XI avait fait : envoyer des missionnaires pour le retour des hérétiques et des schismatiques à l'unique berceau.

En réalité, ceux qui ressuscitent ainsi les théories protestantes détruisent le fondement même de l'unité. Contrairement à une sphère qui a un centre autour duquel tout s'organise, le polyèdre de François n'a pas de centre, pas de principe d'homogénéité. **Chaque facette peut contredire les autres.** Néanmoins on pourrait penser que le regard de foi que Jean-Paul II demandait de jeter sur l'œcuménisme se rapporte à une unification dans la foi. Point du tout, il ne s'agit pas d'éclairer les hommes par la lumière de la foi mais de fermer les yeux, d'avoir une croyance tout humaine dans le succès de l'entreprise de fraternité universelle.

Sous prétexte d'une fausse charité, **la foi sera bien le parent pauvre** de cet œcuménisme en quête d'unité extérieure. La liturgie de la messe en est l'exemple le plus parlant. Les réformateurs s'étaient donné comme tâche d'enlever de la liturgie catholique « *tout ce qui pourrait constituer, ne serait-ce que l'ombre d'un risque de déplaisir aux frères séparés* ». Alors, tout comme pour la *Traduction Œcuménique de la Bible*, il a fallu pratiquer de larges coupes dans le dogme. Évidemment les définitions de Vatican I n'ont pu résister à cet appauvrissement, mais pas plus celles du Concile de Trente. On se demande même ce qu'il peut rester du Concile d'Éphèse de 431 où la Très Sainte Vierge Marie a été solennellement déclarée Mère de Dieu. Alors l'enseignement qui résulte de l'œcuménisme et du dialogue inter-religieux ne peut que contenir des formules creuses prêchant un vague humanisme révolutionnaire.

Aux amateurs du "vivre ensemble", on propose de ne pas s'arrêter sur les différences doctrinales. Et pourtant, c'est le comble de l'iniquité, déclare Pie XI, que de mettre

sur un pied d'égalité l'unique épouse de Jésus-Christ et les fausses religions.

Une communion à géométrie variable

La "plus ou moins pleine communion" est probablement l'aspect le plus déconcertant de ces analogies géométriques. Ainsi certains fidèles, bien formés par le milieu conciliaire, viendront expliquer à ceux de la Fraternité qu'ils ne reçoivent pas complètement Jésus à la messe car la Fraternité n'est pas en pleine communion.

On a inventé des **degrés de communion** qui permettent d'être hors de l'Église catholique tout en y étant. On comprend qu'il puisse y avoir entre deux personnes, ou deux institutions, une entente plus ou moins parfaite, quelques points noirs au tableau des positions partagées. Quant à dire qu'un groupe qui refuse de reconnaître la hiérarchie catholique, comme les protestants, est en communion imparfaite avec elle, cela relève de la mystification.

Cependant c'est dans cette atmosphère délétère que nous vivons depuis cinquante ans. Un hérétique notoire, excommunié par le fait même, sera en "communion imparfaite". En revanche, on se demandera si le vilain intégriste, dont le seul tort est de continuer de vivre sa foi comme avant la pratique de l'œcuménisme, peut être vraiment dit en communion.

L'unité de communion consiste à se tenir et à agir comme les membres d'un même corps. Mais dans le corps conciliaire, les membres sont plus ou moins rattachés à la tête. Voilà l'unité de communion que propose l'Église Conciliaire.

Notre conclusion sera la même que pour la note de sainteté : soyons fidèles à l'Église catholique, à l'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tenons-nous fermement attachés à la foi de toujours, au Magistère de toujours, au culte de toujours. Ainsi nous continuons à assurer la visibilité de l'Église en manifestant sa note d'unité, malgré l'actuelle éclipse qui jette Rome dans la nuit.

Chronique du Prieuré



☛ Le samedi 14 septembre, par un temps splendide, après une messe célébrée dans l'Église paroissiale de Genêts, et un repas tiré du sac pris au Bec d'Andaine, la colonne des pèlerins s'ébranle pour gagner le Mont-Tombe et vénérer l'archange saint Michel, protecteur de notre patrie.

☛ Passage rapide de M. l'abbé Xavier Beauvais parmi nous le dimanche 15 au soir.

☛ Le 18, M. l'abbé Reinartz célèbre la messe au Prieuré pour ses pèlerins allemands qui admirent les joyaux religieux de notre pays.

☛ À la grande crainte des institutrices, le mercredi 25, M. l'abbé Bourrat arrive au Prieuré. S'agit-il d'une inspection inopinée ? Ces dames seront vite rassurées !

☛ L'affluence des fidèles est peu commune à Lisieux, le 5 octobre, puisque les Mères dominicaines du Saint-Nom de Jésus – Mère générale et sa première assistante en tête – accompagnées de leurs élèves du nord de la France, se joignent à nous pour la procession finale qui conduit du Carmel à la cathédrale Saint-Pierre, pleine à craquer. M. l'abbé de Jorna, Supérieur de France de la Fraternité célèbre la messe solennelle de clôture.

☛ Du 21 au 25 octobre, le frère Nicolas et M. l'abbé Gélinau, le nouveau directeur de notre école Saint-Jean-Eudes sont à la frontière espagnole pour approvisionner en excellentes victuailles notre prochain Marché de Noël. Ils prennent leur quartier général chez M. et Mlle d'Abbadie, toujours si accueillants.

☛ Le 2 novembre, comme chaque année à même époque, nous revoyons avec joie le RP Jean, capucin, à l'occasion d'une réunion du Tiers-Ordre.

☛ Le 5, en soirée : premier exposé de M. l'abbé Gérard sur la Terre Sainte, son sujet de prédilection.

☛ Du 7 au 9 novembre sont organisées nos journées du Livre. M. Stéphane Mercier, philosophe belge – évincé de l'université « catholique » de Louvain pour avoir présenté à ses étudiants un argumentaire contre l'avortement – intervient avec brio à deux reprises pour traiter de « l'équilibre entre la foi et la raison », puis du « parler vrai en milieu hostile ». M. l'abbé

Labouche quant à lui, nous insuffle sa passion pour saint Vincent Ferrer, l'extraordinaire thaumaturge, dont nous commémorons le sixième centenaire de la naissance au Ciel.

☛ Vos prêtres retrouvent leurs confrères du doyenné à Saint-Père les 15 et 16 novembre.

☛ Le frère Nicolas est aux quatre cents coups. À juste titre ! Un chien errant vient de terroriser ses brebis et d'en tuer deux, pleines qui plus est. Il est pris en flagrant délit, queue frétilante et babines rouges de sang. Il faut procéder à de difficiles pourparlers avec le propriétaire afin d'obtenir réparation.

☛ Du 18 au 22, les abbés Balou et Gérard suivent une session de... philosophie sur Kant à la Martinerie. Ils pourront maintenant relire en profondeur l'encyclique du pape saint Pie X sur le modernisme, Pascendi.

☛ Le marché de Noël, le 30 novembre, connaît un beau succès. L'arrivée du grand saint Nicolas suscite toujours le même enthousiasme chez les enfants. Merci à ces dames qui, autour de Mme de Montlivault, se sont dévouées sans compter pour la réussite de cette fête paroissiale.

☛ Le 8 décembre, M. l'abbé Gélinau, entouré de ses père et mère, de trois frères et d'une sœur, s'engage de manière définitive dans la Fraternité. La messe solennelle est suivie d'une procession en l'honneur de l'Immaculée.

☛ Le 14, M. l'abbé Benoît Knittel nous prêche une belle recollection de l'Avent sur le silence et la louange. M. le prieur est tout à la joie de retrouver un confrère de promotion.

Ont été régénérés
dans les eaux du baptême :

- ☛ Le 19 octobre : Maria Coronese
- ☛ Le 23 novembre : Edgar Turquetil